

VIVA MEXICO !

un film de Nicolas Défossé.

« On ne peut vendre la terre sur laquelle on marche ». Cette formule est généralement attribuée à Crazy Horse, chef de guerre Sioux Oglala, artisan d'une des plus cuisantes défaites de l'armée des Etats-Unis. On remarquera que bêcheurs (*diggers*) et divagateurs (*ranters*) britanniques utilisèrent la même phrase dans une chanson écrite en 1649 pour célébrer l'occupation de terres communales confisquées par l'aristocratie, la bourgeoisie naissante qui ne se cachait pas encore sous le nom de « marché ». Des paysans allemands de l'armée du « Bundschuh » à la Renaissance jusqu'aux Ariégeois pyrénéens de la « Guerre des Demoiselles » au XIXème siècle, on retrouve partout sur le vieux continent cette angoisse et cette résistance. Jusqu'à ce que le système fasse taire ou domestique ces révoltes, jusqu'à faire considérer la propriété privée comme naturelle et exporter ces conceptions dans le reste du monde dans une vaste entreprise de conquête coloniale.

C'est bien le sujet qui traverse l'ensemble du film de Nicolas Défossé, *Viva Mexico !* Voilà un titre qui ressemble fort à celui du film inachevé d'Eisenstein, réalisé dans les années 30 (*Que viva Mexico !*) et s'il y a bien un point commun à ces deux films, c'est une affaire d'inachèvement, de rupture brutale. Mais dans ce film, c'est l'histoire se déroulant sous nos yeux qui va subir la violence d'un gouvernement anxieux de stopper un processus. Tout commence à Los Angeles, au cœur d'une de ces métropoles où accourent les dépossédés du monde entier, forcés de survivre auprès des centres économiques mondiaux. Chasse au travailleur, chasse au migrant, chasse au sans-papier, voici la litanie habituelle d'une planète où certains font du tourisme alors que d'autres doivent glisser entre les mailles. Histoires de Mexicains qui ne sont ni d'ici ni plus tout à fait de là-bas mais qui ont des messages à envoyer de l'autre côté de la frontière.

Car de l'autre côté, des milliers de kilomètres plus loin, en plein cœur du territoire zapatiste, on s'affaire... Ce premier janvier 2006 marque le début officiel de l'Autre Campagne. Le Mexique battra au rythme du spectacle électoral : les trois principaux partis politiques qui ont bafoué les accords passés avec les rebelles et indigènes mexicains entament la compétition pour le pouvoir. Comme il a été convenu lors d'un ensemble de réunions les insurgés zapatistes, eux, se proposent d'ignorer le spectacle électoral et de créer un point de rencontre entre toutes les luttes éparses du pays. Pour ce faire des délégations partiront sur l'ensemble du territoire pendant plusieurs années. Première étape, c'est le sous-commandant Marcos qui devra parcourir tous les Etats mexicains en restant une semaine dans chacun à l'invitation de qui est disposé à le recevoir.

Et la route se déroule, avec elle des milliers d'histoires, ponctuant chaque réunion. Pêcheurs chassés par le tourisme de luxe, zones archéologiques marchandisées, paysans expulsés par des projets hôteliers, des autoroutes, des aéroports, des champs d'éoliennes industrielles, des barrages, petits commerçants salissant les rues remplacés par des supermarchés, travestis, prostituées, homosexuels assassinés au nom de la rénovation urbaine, exode de populations vers les zones industrielles ou le pays du Nord, jeunesse qui n'a plus sa place, voici ces histoires racontées par leur protagonistes. On croise aussi et surtout des squatteurs, des obstinés, des coordinations paysannes ou indigènes, des combattants plein d'humour ou d'humanité, des villages refusant de se vider malgré la pression militaire, des vieilles dames têtues, et des dizaines d'autres encore... Ils forment ce qu'il était naturel d'appeler le « peuple » et qu'on nomme désormais les « gens » (façon comme une autre de les considérer comme des Bidochons amorphes et anonymes).

Etrange road movie qui est plutôt une fête de la parole à laquelle l'image serait conviée. Défilé de paysages, d'assemblées, de routes, de pistes, de jours et de nuits. Résumés de vies et histoire de régions contenus dans des travellings ou des levers de soleil, le plus impressionnant reste sans doute l'arrivée à ce monstre qu'est la ville de Mexico racontée en quelques prises de vue nocturnes. Mais on n'est pas chez National Geographic ! Avec la terre, le sujet reste l'être humain et en voyant se succéder ces corps et ces visages on repense aux mots de Capa : « Si la photo est ratée c'est que vous n'étiez pas assez près ». Là, on est tout près des concernés, l'image est au service de ceux qui se racontent, seulement entrecoupée de respirations qui sont la beauté de ce pays. Et la technique du cinéaste est empreinte du respect dû au sujet. On ressent cette tension qui monte, au fur et à mesure des rencontres culminant dans le Guerrero où des accords d'autodéfense sont passés entre organisations. Evidemment le pouvoir ne pouvait rester immobile, alors que l'Autre Campagne parvient à la capitale, viendra le piège, la provocation et la violence. Il fallait assurément tuer, violer et emprisonner pour freiner cet assaut des pauvres, ramener la peur au ventre de chacun et de chacune. La cible s'appelait Atenco. Voilà ce que raconte ce film... Mais comme rien n'est jamais terminé, après cette virile démonstration de force à Atenco, d'autres feux se sont allumés du côté de Oaxaca, d'Ostula ou ailleurs. C'est une autre histoire mais comme on le voit durant deux heures, rien n'est fini mais tout commence.